LE BRANDON DE DISCORDE

OU

LE MASSACRE DE LACHINE

CHAPITRE VI.

MALENTENDUS.

Julie du Châtelet, après le brusque départ d'Isanta avec Tambour, demeura dans une grande perplexité. Le tumulte qu'elle avait entendu le matin, sa conversation avec la Huronne, le singulier message apporté par Tambour, l'empressement de la jeune fille à aller voir son frère, toutes ces circonstances avaient entraîné Julie dans un labyrinthe de réflexions d'où elle ne pouvait sortir.

Plus elle repassait sa conversation avec Isanta, plus elle devenait persuadée que la jeune fille allait devenir ou était déjà peut-être amoureuse du Lt. de Belmont. Il est vrai qu'Isanta n'avait pas admis la chose en termes formels, mais l'intérêt qu'elle témoignait au jeune officier menait à la même conclusion. Et puis elle se rappelait toujours cette question d'Isanta :

" Aimez-vous le Lt. de Belmont ? "

Elle se reprochait maintenant d'avoir répondu d'une manière si équivoque ; car si elle eût parlé franchement et avoué qu'elle aimait le Lt. de Belmont, la Huronne, obéissant à l'impulsion de sa vive nature, aurait renoncé à un projet dont la réalisation était dès lors impossible. Ce n'est pas que Julie du Châtelet crût, un seul instant, à la possibilité d'avoir un jour Isanta pour rivale ; mais comme toutes les femmes d'une nature ardente, la seule idée de partage en matières d'affection lui répugnait ; en un mot, elle voulait tout ou rien. Mais Julie songeait à une autre chose en pensant à Isanta. M. de Callières et sa pupille avaient espéré que la Huronne, soumise, dès son jeune âge, aux influences de la civilisation, se serait transformée, aurait oublié qu'elle était l'enfant de la forêt pour devenir l'enfant de la France. Mais, ce matin-là même, cet espoir avait disparu pour toujours. Julie songeait toujours à la brusque décision de sa compagne en recevant le message de Tambour, et au langage véhément de la jeune fille lorsqu'on lui avait demandé d'attendre le retour de M. de Callières : "Je ne saurais différer un seul instant ; je l'attends depuis dix longues années, et je ne puis désobéir à la voix des miens ! "

Julie était plongée dans ces pénibles réflexions lorsque le Lt. de Belmont entra. Elle le reçut froidement et lui demanda d'un ton moitié mécontent :

" A quoi dois-je l'honneur de cette visite matinale, M. de Belmont ? "

Le jeune homme, surpris, lui répondit :

—N'avez-vous pas entendu du bruit dans le camp des Abénaquis, ce matin ?

—L'affaire est déjà vieille, répondit-elle, et l'on m'a tout dit. Je remercie néanmoins le Lt. de Belmont de ce qu'il a bien voulu quitter son poste pour venir m'apprendre que le frère de ma meilleure amie a dû, ce matin, subir l'épreuve de la course terrible chez les Abénaquis. "

Le jeune homme comprit la raillerie, mais répondit d'un ton conciliant :

" Je puis affirmer qu'il y a à peine une demi-heure que j'ai su que le prisonnier est le frère d'Isanta.

—Lorsque le Lt. de Belmont fera sa première campagne, j'espère que, dans son intérêt, s'il fait des prisonniers, il saura distinguer entre un chef sauvage et un guerrier ordinaire.

—Je remercie Melle du Châtelet de ses bons souhaits, répondit de Belmont un peu piqué. Je lui dirai néanmoins que, sans moi, le chef huron ne serait pas vivant aujourd'hui. En outre, si cet homme est prisonnier, il le doit à son obstination, car le jour où il a été pris, M. le marquis de Denonville lui a offert la liberté s'il voulait avouer pourquoi il rôdait autour du Fort et à quelle nation il appartenait : or, s'il a refusé de répondre au gouverneur, à plus forte raison me recevrait-il avec le même refus.

—Le Lt. de Belmont aurait fait un excellent avocat, observa Julie ; il possède à un haut degré la faculté de donner aux choses l'aspect qui lui est le plus favorable.

—Je ne vois pas, répondit le jeune homme avec chaleur, ce qu'il y a de défavorable pour moi dans cette affaire. Melle du Châtelet me semble un peu prompte à se former une opinion sur des choses au sujet desquelles elle me paraît n'avoir que des renseignements imparfaits. Tout ce que je puis ajouter, c'est que je suis désolé pour le prisonnier ; c'est un brave, et si son sort était en mon pouvoir, il serait immédiatement libéré.

—Seulement pour sa bravoure ? répliqua Julie qui semblait décidée à taquiner son amant.

—Je ne puis comprendre vos questions, Mlle du Châtelet, reprit le lieutenant à la fois vexé et intrigué.

—Les préoccupations de la prochaine campagne ont enlevé à M. de Belmont sa perspicacité ordinaire, reprit Julie, car je ne lui fais que des questions auxquelles un homme infiniment moins intelligent que M. de Belmont répondrait sans la moindre hésitation.

—Franchement, si Mlle du Châtelet veut parler en charades, je ne suis pas forcé de la comprendre, reprit de Belmont en cherchant à contenir l'irritation que lui causaient les paroles et le ton provoquant de Julie.

—Eh bien ! M. de Belmont, puisque votre intelligence semble comme endormie, reprit la jeune fille en jetant un regard inquisiteur sur de Belmont, je vais vous répéter ma question plus en détail. Vous m'avez dit que, si la chose était en votre pouvoir, vous libéreriez le Huron immédiatement. Je vous demande si vous feriez cela seulement pour ses mérites comme brave ou à cause de sa sœur Isanta ? Cette fois, M. de Belmont, me comprenez-vous ?

—Oh ! parfaitement, reprit de Belmont riant de tout son cœur ; Mlle du Châtelet souffre du mal de jalousie.

—Prenez garde, monsieur, ne vous moquez pas de moi, reprit Julie indignée. Rappelez-vous que je ne suis pas de ces personnes qui supportent les plaisanteries de caserne !

—Mlle Julie du Châtelet, répliqua de Belmont, les mots " plaisanteries de caserne " ne sauraient s'appliquer à ce que je viens de vous dire, et j'ai même la conscience de n'avoir jamais employé pareil language devant vous. Je me suis permis de rire de ce qui me semblait une idée folle que vous ne sauriez avoir sérieusement formulée.

—Peu m'importe ce que le Lt. de Belmont pense de cette question. J'ai des raisons qu'il ne connaît pas pour la croire sérieuse. Il peut ne pas répondre s'il le veut, mais je saurai alors quelles conclusions tirer de son silence, et j'agirai d'après ces conclusions.

—Mlle du Châtelet aurait-elle, dernièrement, prêté l'oreille à quelques calomnies débitées contre moi ? Car c'est la seule supposition qui puisse m'expliquer le ton qu'elle prend aujourd'hui.

—Je n'ai jamais prêté l'oreille à des calomnies débitées contre le lieut. de Belmont. Sa conduite est son affaire personnelle.

—Nul doute, et je puis justifier ma conduite en toute circonstance. Ma conscience est mon juge, et elle me dit assez que je n'ai jamais rien fait pour me compromettre dans mes relations avec Mlle Julie du Châtelet.

—Je ne me trompais pas beaucoup en disant que le lieut. de Belmont ferait un excellent avocat.

—Si Mlle du Châtelet veut dire que je vise à l'équivoque, reprit de Belmont, ne pouvant plus supporter ces sarcasmes, je vais me voir forcé de prendre congé d'elle."

Julie, fixant le jeune homme, s'aperçut qu'elle avait poussé la plaisanterie trop loin. Après quelques instants de silence, elle reprit d'un ton nonchalant :

" Lieut. de Belmont, je vous félicite de votre conquête ; Isanta est devenue amoureuse de vous."

Le jeune homme ne pouvant comprendre si Julie battait en retraite en donnant à la conversation le ton de la plaisanterie, comme c'était sa coutume, ou si elle était réellement sérieuse, reprit d'un air étonné :

" Qui vous a dit cela ?

—Je le sais de bonne source, répondit Julie.

—Eh bien ! si elle est devenue amoureuse de moi, j'en suis fâché pour elle ; mais ce n'est pas ma faute.

—Vous faites peu de cas de l'affection d'une femme, paraît-il. Vous m'en avez dit assez pour me faire comprendre que si toute autre femme devenait amoureuse de vous, la chose vous semblerait toute naturelle.

—Vous me jugez bien mal, mademoiselle, reprit de Belmont profondément mortifié.

—Voyons, dit Melle du Châtelet d'un ton péremptoire, avouez que vous avez joué double jeu.

—Je ne ferai jamais pareil aveu, répondit de Belmont d'une voix ferme.

—C'est-à-dire que, mis au pied du mur, vous avez peur d'admettre que tout en me faisant croire que j'étais l'objet de vos vœux, vous cherchiez à duper Isanta, en lui faisant des promesses que vous saviez ne jamais tenir.

—Je nie avoir jamais agi de la manière que vous me dites à l'égard d'Isanta, dit de Belmont dont la rougeur animait le visage. Je nie également avoir jamais parlé à Isanta de manière à lui donner de pareilles idées. Telle est ma dénégation. Maintenant, quelles sont vos preuves ?

—Je ne vous les donnerai pas.

—Mais alors, acceptez-vous ma dénégation ?

—Je répondrai plus tard ; je ne le dois pas faire maintenant.

—En d'autres termes, vous refusez d'accepter la dénégation formelle que j'oppose aux insinuations que vous faites contre moi ? reprit de Belmont d'une voix tremblante.

—Je ne cède ni aux menaces ni à la violence, dit Julie se levant avec fierté et parlant avec la plus ferme assurance. Le lieut. de Belmont a pu rencontrer d'autres femmes crédules, mais il ne me fera pas accepter une déclaration contraire à tout ce que j'ai pu constater.

—Assez, dit de Belmont n'y tenant plus ; je ne perdrai pas mon temps à combattre les rêves de la jalousie. J'ai l'honneur de saluer Melle du Châtelet ! "

A ces mots, le jeune homme sortit précipitamment.

Un nstant après, Julie du Châtelet, qui venait de soutenir cette longue lutte contre son cœur et contre les nobles instincts de sa nature, Julie du Châtelet fondait en larmes.

—

CHAPITRE VII

REFUS DU SACRIFICE.—LUTTE POUR LA LIBERTÉ

Peu de temps après le départ de Tambour, Isanta se rendit au poste du Fort et demanda à voir le prisonnier qui avait subi l'épreuve du matin. Comme Julie et elle avaient l'habitude de visiter les prisonniers pour leur porter des secours charitables, la permission lui fut immédiatement accordée. On la fit entrer dans une petite chambre carrée, éclairée seulement par une grille placée à environ dix pieds du sol. Aucun meuble dans cette cellule, faite de madriers bruts ; pas même une paillasse sur le sol. L'œil de la jeune fille, habitué à la lumière du dehors, ne put d'abord rien distinguer. Mais avant que ses yeux eussent pu s'accoutumer à l'obscurité de la cellule et découvrir où se tenait le prisonnier, un œil plus prompt que le sien l'avait reconnue et sitôt qu'elle entendit prononcer le nom " d'Isanta," elle se jeta dans les bras de son frère. Dix ans de séparation furent oubliés dans cette étreinte d'un moment.

Ce fut Isanta qui prit la parole.

" Frère, dit-elle d'une voix tremblante d'émotion, je suis venu pour te délivrer.

—Ma sœur est-elle folle ? Elle devrait connaître la nature du Serpent.

—Je ne suis point folle. Il y a une heure, le Serpent m'a promis qu'il épargnerait ta vie.

—Ne le crois pas ; il a menti.

—Mais il peut dire vrai, cette fois.

—Les dents du loup s'émoussent à mesure qu'il vieillit, mais il demeure toujours féroce. Le Serpent aurait-il appris à dire la vérité en vieillissant ?

—Le loup ne peut-il pas changer sa proie pour une autre ?

—C'est possible ; mais la faim se faisant sentir, il mangera la première, ou, dans sa colère, il la tuera. Ainsi agira le Serpent.

—Mais quelqu'un doit le croire, et je serai cette personne. Ne nous inquiétons pas des dangers à venir et sachons écarter le danger présent.

—Que veut dire Isanta ? A-t-elle fait quelque marché avec celui qui a tué nos parents en l'absence de son frère et nos guerriers ? A-t-elle oublié qu'il l'a emmenée elle-même loin de notre tribu et l'a abandonnée parmi les étrangers ?

—Je savais tout cela quand j'ai fait le marché ; c'était une rude épreuve, plus terrible que la mort. Mais j'ai pensé à toi, mon frère, et je me suis soumise.

—Quoi donc ?

—Tu seras mis en liberté à condition que je devienne la femme du Serpent.

—Jamais ! s'écria le chef huron d'une voix étouffée. Sœur de Kandiarak, c'est surtout pour toi que je suis venu ici ; mais je souffrirais plutôt mille morts que te voir unie au Serpent. Qu'il agisse comme il voudra, il ne tirera pas un soupir de Kandiarak si ma sœur promet de ne jamais devenir sa femme. Ma vie et celle de cent de mes guerriers ne vaudraient pas un pareil sacrifice !

—Songe aux tourments que le Serpent peut t'infliger ; songe au bien-être de ta tribu ; songe aux batailles que tu as gagnées, aux honneurs que tu pourras encore mériter, mais ne songe pas à moi. Qu'importe ma vie à notre tribu ? Mais si tu meurs, elle périra aussi. Vis donc, et illustre-toi encore. Parmi les Hurons, il y a plus de femmes que de guerriers. Personne ne s'aperçoit de mon absence, il en sera de même de mon trépas. Qu'importe si le Serpent me tuait ? Je serais plus tôt hors de son pouvoir. Si tu pleures sur moi, souviens-toi que tu as de plus justes sujets de larmes ; souviens-toi que si les larmes pouvaient ramener les morts à la vie, ils ne sauraient aucun gré à ceux qui les répandent. Tu te marieras ; ta femme sera pour toi plus qu'une sœur ; elle prendra ma place dans ton cœur ; elle sera pour toi le soleil qui reparaît derrière un nuage noir. Elle te rendra père de nobles guerriers comme toi et comme notre frère. Si elle a une fille, tu l'appelleras " Isanta," et quand ses frères te demanderont d'où lui vient ce nom, tu leur raconteras mon histoire. Voilà tout ce que je te demande pour devenir la femme de celui que je hais plus qu'aucun être au monde. Veux-tu me promettre cette récompense ?

—Isanta, semblables discours sont pour moi des paroles en l'air, reprit le Huron, vivement touché mais inébranlable dans sa résolution. Tu ne peux pas devenir la femme de ce chien d'Abénaquis. J'aimerais mieux te voir mourir avec moi dans cette prison. Ainsi promets-moi que, quoiqu'il advienne, tu ne seras pas sa femme."

La jeune fille comprit, par les paroles de son frère, qu'il nourrissait quelque noir dessein. Elle en fut d'autant plus convaincue quand il lui saisit les deux mains et lui dit d'une voix émue : " Promets-le avant que je te lâche les mains ! "

Le refus n'était plus possible ; elle promit.

" Dis moi, Kandiarak, pourquoi tu es venu ici et comment tu as été pris, dit Isanta voulant changer la conversation et faire oublier son marché avec le Serpent.

—Je suis venu ici il y a deux jours pour te trouver, répondit-il ; j'avais cinq canots et soixante guerriers. J'ai débarqué seul, et à l'ombre de la nuit j'ai fait le tour du Fort. J'ai visité le camp des Abénaquis et constaté ses points faibles. Je voulais l'attaquer une heure avant le point du jour. Mais quand je revins vers mes guerriers, l'un d'eux me dit qu'il avait vu des pistes de castor à environ une demi-heure de trajet par eau, de l'endroit où nos canots étaient amarrés. Mes guerriers me demandèrent permission d'aller chasser le castor. Ils me dirent qu'ils reviendraient à temps pour l'attaque. Je leur accordai leur demande, je veillai toute la nuit et les attendis à l'heure dite, mais ils ne revinrent pas. Au lever du soleil, je vis sur le lac, à environ un mille de distance, un canot chaviré. Je me jetai à la nage pour aller voir si c'était un des nôtres ; ce n'en était pas un. Je revins à la côte, et, accablé par la fatigue, je m'endormis. Je fus attaqué par douze Abénaquis ; j'en tuai un et j'en blessai deux. J'aurais continué le combat si la poignée de mon tomahawk ne se fut brisée. Les Abénaquis m'avaient aussi volé mon couteau, et c'est ce qui m'avait éveillé.

—Frère, dit Isanta, les Abénaquis sont amis des Français, et si tu les avais attaqués, les blancs seraient devenus tes ennemis.

—Je m'en soucie peu, répondit le chef. Si les Français eussent dit que j'étais leur ennemi, je me serais réuni aux Iroquois.

—Pensais-tu que j'étais chez les Français ou chez les Abénaquis ? demanda Isanta.

—Avec les Français, car leurs chasseurs me l'ont dit il y a un mois, à notre village, sur le lac.

—Mais si tu avais massacré les Abénaquis et mécontenté leurs amis les blancs, comment m'aurais-tu retirée des mains des Français ?

—Je t'aurais demandée au gouverneur, et s'il m'avait refusé, je t'aurais enlevée pendant que les Français étaient à la poursuite des Iroquois.

—O mon frère, dit Isanta d'un air triste, que ne suis-je morte avant que les Français ne se rendent à notre village, sur le lac !

—Pourquoi souhaiter la mort ? tu es trop jeune !

—Parce que si j'étais morte, tu ne serais pas ici au pouvoir du Serpent.

—Si tu veux m'aider, je déjouerai les projets du Serpent. Isanta, as-tu le courage qui distingue notre tribu ?

—Si j'ai eu le courage de consentir à épouser notre ennemi, dit la jeune fille avec orgueil, j'aurai celui de sauver autrement mon frère. J'ai vécu longtemps parmi les étrangers, mais je suis toujours la sœur de Kandiarak.

Le chef, ravi de ces paroles, prit la jeune fille dans ses bras et l'embrassa.

—Connais-tu un ormeau qui se trouve sur le bord du lac, à environ deux milles du Fort ? demanda le Huron.

—Cent fois je me suis assise à l'ombre de cet arbre.

—Eh bien ! rends-toi là ce soir, une heure environ après le coucher du soleil, c'est l'endroit où mes guerriers devaient me retrouver après avoir chassé le castor. Si tu n'aperçois pas de nos amis, allume cinq branches ; chaque branche représentera un de nos canots. Immédiatement après les avoir allumées, éteints-les l'une après l'autre. C'est notre signal. Attends une demi heure, et si tu n'as pas de réponse à notre signal, reviens vers moi.

— Je ferai comme tu le désires, dit la jeune fille avec résolution. Mais si tes guerriers répondent à mon signal, que ferai-je ensuite ?

—Prends-en douze avec toi. Venez, sans vous laisser apercevoir, jusqu'à la partie de la palissade qui fait face à cette fenêtre. Que quelques-uns des guerriers creusent, sous la palissade, un trou assez grand pour donner passage à un homme. Que deux des guerriers viennent me trouver et apportent un rouleau de corde et trois tomahawks ; que l'un d'eux monte jusqu'à la grille et me passe le tomahawk au moyen de la corde. Je réponds du reste. Mais te rappelleras-tu tout cela, Isanta ?

—C'est facile à retenir, mais est-ce tout ce que tu demandes de moi ?

—Non. Encore un mot. Tu te rappelles l'homme qui t'a porté le petit rouleau d'écorce t'indiquant où je me trouvais ?

—Je le connais. C'est mon ami.

—C'est un brave. Il t'aime et haït le Serpent. Avant de te rendre à l'ormeau, vois cet homme. Répète-lui ce que je viens de te dire et emmène-le au lac. Si mes guerriers répondent au signal, envoie cet homme mettre le feu aux huttes des Abénaquis. Cela les occupera et mes guerriers ne seront pas observés.

—Mais, frère, si les Français découvrent que Tambour a fait ce tort à leurs alliés, ils le mettront à mort.

—Ils ne l'attrapperont pas. Il me suivra. Il deviendra un des nôtres.

—Comment sais-tu cela ?

—Parce qu'il t'aime et te servira partout.

—Hélas ! reprit tristement la jeune fille, s'il savait tout, il ne risquerait pas sa vie pour me servir.

— Et pourquoi pas ? interrompit le chef. Aucune des filles des faces pâles n'est plus belle qu'Isanta.

—Je ne puis pas tout te dire. Mais j'espère que Tambour ne courra aucun danger. Ce serait pitié de faire souffrir un brave pour rien.

—Isanta, tu parles comme une enfant. Je connais les hommes ; je te dis qu'il n'y a pas d'homme meilleur et plus brave que Tambour. Il ne porte pas les vêtements les plus riches ; mais aimes-tu mieux le peuplier avec son enveloppe argentée que le chêne avec sa rude écorce ? Je n'en dirai pas davantage. Pars maintenant et bonne chance !

—Mais que faire, si je ne réussis pas ?

—Viens me trouver.

—Que feras-tu si tu échoues ? Rappelle-toi que rien ne peut t'arracher à la vengeance du Serpent !

—Si tu échoues, j'ai encore deux autres moyens de m'échapper. Mais le temps est précieux ; adieu donc, pour le moment.

Le chef huron embrassa encore une fois sa sœur, qui, d'un pas léger et le cœur résolu, quitta la cellule et commença à faire ses préparatifs.

A la nuit tombante, la cellule s'ouvrit et un soldat, armé d'un mousquet et portant une lanterne, entra et se mit en faction tenant le dos tourné à la porte. Le Huron l'observa avec attention. C'était le plus terrible désappointement qu'il eût éprouvé depuis qu'il était prisonnier. Toutefois, il se décida à questionner le factionnaire :